Document generated on 06/05/2025 1:38 p.m.

**Séquences**
La revue de cinéma

SÉQUENCES LA REVUE DE CINÉMA

# K2
## Morsures jouissives
## *K2*, Canada (Québec), 2001, 100 minutes

Élie Castiel

Number 214, July–August 2001

URI: https://id.erudit.org/iderudit/2162ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Castiel, É. (2001). Review of [K2 : morsures jouissives / *K2*, Canada (Québec), 2001, 100 minutes]. *Séquences*, (214), 36–37.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2000

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

# K2
## Morsures jouissives

Étonnante ouverture vers l'autre

Malgré le ton, le propos et les moyens utilisés pour attirer le grand public, le nouveau film de Gabriel Pelletier donne matière à discussion. D'une part, il s'agit de la deuxième incursion dans un genre inhabituel pour le cinéma québécois, ce qui, d'emblée, classe **K2** dans un genre à part; de l'autre, en dépit des personnages et des situations typiquement québécois, on sent une ouverture vers l'autre, vers l'inconnu, vers le différent. Mais il y a aussi le phémonène d'un cinéma québécois commercial qui s'impose de plus en plus sur le marché et qu'il semble futile de combattre.

Le cinéma d'horreur a ses propres codes, une morale qui lui est propre et des règles bien précises qui en constituent un genre. Après un passage réussi dans le *thriller* policier (**L'Automne sauvage**, 1992), Gabriel Pelletier se lance dans le fantastique avec, comme tout bagage, une énergie farouche, le goût du risque et un enthousiasme délirant. Lors de la sortie de **Karmina** (1996), la critique, bien que partagée, reconnaît que le cinéma québécois explore pour la première fois ce genre avec panache et originalité. Le film n'atteint pas le public escompté, mais lors de sa sortie vidéo, il obtient un succès *culte* qui explique sans doute la suite.

Mais s'agit-il vraiment d'une suite ? Esméralda, la sorcière-vampire de **Karmina**, a inventé une potion magique qui permet à ses semblables de vivre en humains. Responsable de la fabrication du produit, Ghislain Chabot hésite entre son existence de buveur de sang et sa vie d'homme sur terre, alors que Linda, sa femme, rêve d'être comme lui. Les choses se compliquent lorsque Linda décide de quitter son mari parce qu'il ne fait plus attention à elle. Bien qu'on retrouve les protagonistes de la première partie, **K2** peut être considéré comme un film à part, avec ses rebondissements inusités, ses situations désopilantes et sa façon de manipuler un genre peu exploité dans notre cinéma. Car ce qui semble important pour le jeune réalisateur, c'est avant tout de renouer avec le film d'horreur en s'assurant d'éviter les écueils de l'original.

Car **Karmina** était un film avec des plans stationnaires, ce qui compliquait l'utilisation des effets spéciaux. Avec le recul, on peut le considérer comme une *carte de visite*. Dans **K2**, le film d'horreur à la québécoise prend une nouvelle dimension par le biais de la comédie. C'est un film populaire qui assume cette particularité et qui exploite les filons du genre avec nuance et subtilité. Il y a d'abord une écriture qui ne s'attarde pas aux détails incongrus,

allant droit au but, vive et hilarante, volontairement biscornue et actuelle. Sur ce point, les scènes de ménage entre Linda et Chabot s'avèrent éloquentes malgré leurs apparences : lui, c'est le vampire vivant en humain grâce à une potion magique, prisonnier de deux mondes, à première vue irréconciliables; elle, c'est l'épouse, la *mortelle* qui a accepté par amour la condition de l'homme qu'elle aime. Au hasard, les deux univers s'entrechoquent, créant des situations d'une drôlerie irrésistible, mais qui ont beaucoup à dire sur les choses de la vie et de l'amour.

Chose bizarre, il n'est pratiquement jamais question de mort dans **K2**, mais de vie, de jalousie, d'amour au quotidien, avec ses heurts et ses petits bonheurs, ses désordres et ses conciliations. Pour une des rares fois, le cinéma d'horreur sort de ses châteaux hantés et s'incruste dans les demeures, remuant sur son passage les valeurs traditionnelles établies comme l'institution du mariage et la notion de fidélité. Le travail de la caméra y est pour quelque chose. L'objectif filme les espaces corporels et géographiques à la fois avec grâce et frénésie, ruptures et harmonies (la séquence d'affrontement final est des plus réussies).

Mais **K2** est avant tout un film québécois qui n'hésite pas une seule seconde à assumer sa langue vernaculaire. Car ici, le parler *québécois* n'est pas présenté comme un élément folklorique, mais fait partie intégrante du récit, alimentant chaque scène de son agréable désinvolture, procurant à l'ouïe une sensation à la fois euphorique et délicate. Mais il y a aussi une ouverture vers l'autre, vers le mystérieux et avant tout l'opposé. Tangiblement, cette particularité se manifeste par la présence des humains et des vampires et par l'utilisation sporadique d'une langue étrangère qu'on ne reconnaît pas, car totalement inventée pour la circonstance. Loin du ton moqueur envers l'inconnu, il y a là une sorte de rapport à l'autre qui se fait par le biais de l'humour et de la légèreté d'esprit. Après tout, Linda est mariée à un vampire, et Philippe (l'humain) et Karmina (la vampire) forment un couple idéal.

Après le succès des **Boys** et de **La Vie après l'amour**, pour ne citer que ceux-là, **K2** s'ajoute à la liste des films québécois dits « commerciaux » qui s'implantent sur le marché, souvent, selon certains, au détriment d'un cinéma plus personnel. Il est pourtant intéressant de souligner que la cinéphilie n'est plus la même qu'il y a 20 ou 25 ans et que, par conséquent, les films d'auteur attirent très peu de spectateurs, sauf, bien entendu, au cours des festivals. Le problème du cinéma commercial ne réside pas nécessairement dans les films inscrits dans ce circuit, car souvent y transparaissent de très bons produits, mais dans leur diffusion (sortie dans plusieurs salles), leur promotion (entrevues, publicité) et avant tout leur prolifération. Il faut par contre reconnaître que le cinéma est aussi (mais pas uniquement) une industrie et que si celle-ci ne rapporte pas, il est plus difficile de pouvoir subventionner les films plus risqués qui, eux, donnent au pays ses titres de noblesse.

Avec **K2**, par contre, Gabriel Pelletier a réuni les ingrédients d'un genre difficile pour produire un comédie estivale drôle et intelligente qui a le courage de ne pas trop se prendre au sérieux, même si subtilement, sans qu'on s'en aperçoive, elle affiche en filigrane les mœurs tribales de nos contemporains avec lucidité et ironie. Mais il ne faudrait surtout pas oublier la prestation remarquable d'un Gildor Roy en pleine possession de ses moyens, mêlant comique et tragique avec une aisance inaccoutumée.

**Élie Castiel**

Canada [Québec] 2001, 100 minutes – **Réal.** : Gabriel Pelletier – **Scén.** : Yves Pelletier, d'après **Karmina**, une idée originale d'Ann Burke – **Photo** : Daniel Villeneuve – **Mont.** : Gaétan Huot – **Mus.** : Gaétan Essiambre – **Déc.** : Michel Proulx – **Cost.** : Denis Sperdouklis – **Maq. spéciaux** : Mario Soucy – **Int.** : Gildor Roy (Ghislain Chabot), Yves Pelletier (Vlad), Diane Lavallée (Linda), Robert Brouillette (Philippe), Sylvie Léonard (Julie Cazavant), Julien Poulin (Vincent Proulx), Michel Courtemanche (Ti-Pit), Isabelle Cyr (Karmina), France Castel (Esméralda) – **Prod.** : Nicole Robert – **Dist.** : Alliance Atlantis Vivafilm.

# Gabriel Pelletier, prise 2

## Composer avec le succès

*Nous avions rencontré Gabriel Pelletier il y a exactement un an, lors de la sortie de* **La Vie après l'amour** *(voir* Séquences, *nº 208, p. 39). Il nous livre aujourd'hui une suite à* **Karmina**, *le premier long métrage québécois abordant le film d'horreur. Avec* **K2**, *Pelletier continue de croire en un cinéma de divertissement où les préoccupations d'ordre esthétique ne seraient pas exclues.*

propos recueillis par **Élie Castiel**

***Avec** La Vie après l'amour**, vous avez connu un véritable premier succès public. De quelle façon composez-vous avec la notoriété ?***

Je me considère chanceux d'avoir pu tourner deux films de long métrage en si peu de temps. Je dois avouer que le succès de **La Vie après l'amour** a joué un rôle déterminant dans la décision de tourner **K2.** C'était au tout début de Go Films, la compagnie de production que j'ai formée avec Nicole Robert. Lorsque nous nous sommes réunis pour discuter d'un projet qui serait le flambeau de la jeune compagnie, **K2** s'est presque imposé parce que le milieu nous demandait une suite à **Karmina** et que nous y avions pensé auparavant.

***Mais ce nouveau film ne confirme-t-il pas votre statut de réalisateur de films grand public ?***

Oui, c'est vrai, le milieu me considère comme un réalisateur